

On eut pu souhaiter un autre début pour cette cinquantième Chronique et cette nouvelle année. Mais on ne peut ignorer l'événement, ni la vague extraordinaire de souffrances qu'a apporté le Tsunami du 26 décembre 2004.

Ce matin là, parti à cinq heures de l'Ashram du Tamil Nadou où je vais chaque année, je suis arrivé à 10 heures du matin en vue de Vélankanni, le Lourdes indien, fréquenté aussi bien par les musulmans et les hindous que les chrétiens. Sous les portugais au XVI<sup>e</sup> siècle, il y eut une apparition à des petits bergers tamouls infirmes. Et depuis, une immense basilique a pris place le long du rivage du Coromandel, avec ses dépendances et institutions. Chaque année, je me fais un devoir d'y aller pour répondre aux souhaits et prières de mes amis chrétiens du Bengale.

On m'avait 'interdit' de prendre le bus, et l'ashram avait loué pour moi une voiture. Deux jeunes Sœurs m'accompagnaient. Personne ne veut jamais me laisser partir seul, surtout pour 180 km. de route. Je devais quitter à quatre heures du matin mais, fatigué par les offices de Noël, j'ai repoussé à cinq heures. Détail banal qui m'a peut-être sauvé la vie, mais m'a coûté de n'avoir pas vécu l'instant même où la vague de 18 m. a balayé le lieu de pèlerinage, laissant plus de 5000 morts sur place. Car je suis arrivé 45 minutes en retard, exactement à 10.15 du matin ! Même pendant ce cours laps de temps, rien ne nous a fait prévoir la catastrophe, sinon à un certain moment comme un roulement de tonnerre lointain. Mais personne n'y a prêté attention, le ciel étant clair. Ce n'est qu'en arrivant à 2 km. de la basilique dont on apercevait déjà les tours, que tout à coup, nous voyons arriver des foules de gens hurlant de peur. Quelques voitures – les dernières de celles qui n'avaient pas été emportées par les flots qui avaient mis près de 20 minutes pour se retirer – surgissaient en trombe et cramponnés sur leur volant comme s'ils avaient le diable à leur trousses. Le visage crispé, ils refusaient de s'arrêter pour nous dire ce qui se passait. Enfin, au carrefour même, un policier détournait les ultimes bus et camions.

**Puis ce fut l'enfer de l'évacuation.** Des vagues de réfugiés qui semblaient avoir tout perdus, certains à demi nus, commencèrent à affluer, tambourinaient sur la voiture et menaçaient de nous retourner. Il nous fallu faire demi-tour. A peine cinq minutes et tout à-coup, des centaines de gens sortent en gesticulant de leurs logements et se précipitent sur la route. Un tremblement de terre, le troisième depuis ce matin. Faible heureusement.

Encore cinq minutes et nous voilà sur un pont. De là on peut observer la côte, à moins de 2 km. Les eaux pourtant sont presque à portée de mains, 500 m. et les gars placés sur les terrasses hurlent : « Regardez les corps morts, il y en a des centaines » On ne pouvait cependant guère les distinguer de la route. Et surtout, il fallait filer, car il n'y avait plus que notre voiture, et son chauffeur n'en menait pas large. Des groupes entiers de villageois, la plupart pêcheurs, accourent en loques. Les enfants hurlent. Des femmes s'arrachent les cheveux en criant : « Mes enfants sont restés, mes enfants sont morts » ou « Je veux mon mari, où est le père de mes enfants ? » Des hommes partent à contre-courant comme des fous, bousculant tout le monde en hurlant « Ma femme et mes enfants, ils sont restés là-bas ». Là-bas, se sont les villages de pêcheurs que l'on aperçoit en ruines, où les sauveteurs quelques heures plus tard trouveront dans chaque hutte écrasée, des grappes humaines de femmes, enfants et vieillards, morts enlacés. Des fillettes et des jeunes filles, en uniformes d'écolières ou de collégiennes, défigurées par la peur, criaillent irrationnellement en cherchant leurs familles. Des jeunes étudiants zigzaguent paniqués en interpellant de tous côtés les gens. Tous et toutes étaient soit à l'école, soit aux offices d'églises, car c'est dimanche. Des petits enfants galopent ça et là. Ils semblent avoir perdu contact avec leurs familles. Les plus jeunes seront vite empoignés, de préférence par ceux qui savent qu'ils ne

retrouveront plus leurs enfants. Succédané classique et temporaire pour rendre l'angoisse tenable qu'on retrouve dans toutes les calamités. Bref, l'affolement est général.

**A 5 km. de là, arrivée à la sortie de la ville côtière de Nagalipattanam** où on apprendra plus tard qu'il y a eu 2000 morts. La ville entière est désertée, y compris les grands immeubles de cinq étages. Ce qui est le plus étrange est que moins d'une heure trente avant, la vie ici était normale. Le carrefour est plein à craquer de gens courant dans toutes les directions. Quelques camions ont été réquisitionnés. Remplis de femmes et d'enfants effarouchés, aux yeux révoltés, ils sont pleins à craquer. La police empêche à grands coups de bâtons cloutés les hommes de les rejoindre. Les familles se voient avec horreur séparées. Horrible, mais nécessaire. Les plus faibles avant tout. Des chars traînés par des zébus à longues cornes peintes en bleu et rouge en l'honneur de la déesse (Mais où est-elle à cet heure là ? Oui, au fait, que fait Dieu en cet instant ?) sont pris d'assaut. Des jeunes se sont juchés jusque sur les bœufs, qui refusent d'avancer malgré le fouet. Des chariots sont si pleins que les tireurs ne peuvent plus tirer. Ils se font insultés ou battre.

On ne peut pas quand même continuer à rouler à vide. Mais le chauffeur ne veut rien entendre. Il faut le contraindre à s'arrêter. On décide de prendre des mamans avec bébés. Mais pour cela, il faut attendre d'en trouver qui soient isolées. Dans des groupes, on se ferait écharpés et comme le dit le chauffeur, ils sont si affolés qu'ils sont capables de nous faire descendre de force pour prendre notre place. « Sauf la vôtre », que je lui glisse à l'oreille pour le calmer ! Dans la détresse absolue, c'est la loi de la jungle parfois, se mêlant à la loi de la solidarité. Des groupes musulmans et hindous s'entre aident. Des adolescents portent deux ou trois gosses, visiblement pas de leurs famille vus les vociférations apeurées de ces derniers. Des familles musulmanes huppées, avec femmes portant de superbes chaddor noirs brodés et incrustés et traînant d'immenses valises VIP, marchent rapidement mais posément, contrairement aux grappes d'intouchables très foncés et à demi nus qui trottinent et s'brouent sans retenue autour d'elles. On fait encore un ou deux km. Tous marchent par groupes de villages ou hameaux. On les repère bien avec leurs costumes (ou leur absence de costume) identiques indiquant leurs castes ou leur religion.

**Je n'en puis plus. De grosses larmes me tombent des yeux. Il nous FAUT faire quelque chose. Jamais dans ma vie je me suis senti si impuissant.** J'ai été pourtant le témoin de bien d'autres misères, mais rarement de masse, comme ici, où nous verrons des dizaines, voire des centaines de milliers de réfugiés se traîner le long des 50 Km de route qui mèneront à la grande ville. Les logements sont tous vides. Tous les magasins fermés. Il paraît que le gouvernement a lancé une nouvelle alerte, et qu'une nouvelle vague est en marche. Les gens commencent à courir à toute vitesse, tombent, se relèvent, traînent leurs enfants. Des femmes s'évanouissent. Des mamans enceintes selon toute apparence, s'accroupissent. Elles n'en peuvent plus.

Tout à coup, je vois une vieille femme aux cheveux blancs, soutenue par un gosse de 14 ans. Elle semble à bout. Ils sont isolés. Je fais signe au chauffeur. Il m'ignore. Je saisi le volant. Il freine. J'ouvre la portière. Ils se précipitent, ahuris, à l'intérieur de la voiture. Une foule arrive en hurlant. Je fais fermer la portière arrière et accroche au passage une autre grand-mère poussant un jeune handicapé qui traînait par devant. La portière à peine fermée, des dizaines de gens essayent d'ouvrir. Mais on ne peut pas mettre un chat de plus dans cette petite voiture. Le chauffeur démarre en trombe, suivi par les malédictions de ces pauvres gens abandonnés. Je m'aperçois alors que ce jeune d'environ 20 ans qui est sur mes genoux est idiot ! Un cas médical de crétinisme absolu. Il bave sans arrêt, et fixe le vide. Sa grand-mère explique en pleurant que ses propres enfants sont morts dans les ruines de son village. Ce jeune n'a pas de père. La grand-mère à l'arrière fait presque le même récit. Elle gémit, alors que son petit fils hoquette et sanglote en disant doucement : « Maman, maman » Je caresse la tête (mais elle pleine de poux !) de mon

nouveau petit frère. Il tourne enfin son visage vers moi, tout en bavant de plus belle. Je lui souris. Il a le regard perdu. **C'est idiot d'avoir choisi un idiot**, alors que tant de mamans avec nourrissons s'épuisent le long de la route. Idiot ? Vraiment ? Les quatre n'auraient pas tardé de s'écrouler sur le chemin déjà brûlant de cette matinée. Une maman tombée, dix la relèveront. Un vieillard, personne ne bougera. C'est son sort, on n'y peut rien. C'est ce qui me serait arrivé si j'avais du partir à pied. Et un idiot en plus. « C'est mieux pour lui de le laisser ici » Que voilà des paroles typiquement humaines. Et finalement, malgré quelques regrets au début, je réalise que mon choix involontaire n'était pas si idiot que ça. Jésus n'aurait-il pas eu compassion avant tout des laissés-pour-compte, de ceux que personne ne veut, dont nul ne se soucie, qui n'ont aucune 'valeur'. Mais pour lui comme pour tous les grands fondateurs de religions, les Gandhi et les François d'Assise du monde, tout être humain possède sa valeur plénière en soi, du fœtus à l'agonisant en passant par les idiots et handicapés profonds. Finalement, j'ai donc fait le bon choix, et **je me découvre avec tendresse en train de caresser...Jésus -Christ. Car il est là, là, là, avec nous.** Et au milieu de cette montagne de détresse. Mais lui, à la différence de ma pauvre attitude, il chemine à pieds, avec eux, et traîne aussi leurs croix qui, même rassemblées, pèsent moins lourd que la sienne. Dieu ne les a pas abandonnés. Pour l'instant, seuls le gouvernement, l'administration et la police brillent par leur absence. Pas Dieu qui les fait tous marcher –courir-avec l'espérance de pouvoir s'en sortir. Me revient à la mémoire ce mot reçu récemment du Prado : '**Il s'agit de vivre le présent dramatique d'après le futur de Dieu**'. Oui, c'est bien ce dont il s'agit ce matin !

J'aperçois une **fillette isolée** de son groupe qui, 200 mètres à l'avant, lui fait de grands signes. Elle **s'échine à tirer une chevrette**. La bête n'avance plus. La fillette la cajole, lui parle, puis s'agenouillant, lui entoure le cou des deux bras et lui murmure à l'oreille. Elle se relève. La chèvre fait quelques pas. Puis le licou se tend. Et elle s'arrête. La fillette regarde de tous côtés. Elle semble désespérée. Elle fait de grands signes à sa famille qui s'éloigne. 'Partez, je vous rejoindrai plus tard'. Elle est inconsciente du danger. Nous la dépassons enfin. Je ne sais la suite. Mais ce que je sais, c'est que je les aurais volontiers embarqués, elle et sa chevrette. Qui a aussi le droit d'être sauvée. Quelle magnifique symbole d'amour : la petite aime sa famille. Mais elle aime encore plus sa chevrette. Alors, tant pis pour ceux qui peuvent se débrouiller seuls. Car son amie a besoin d'elle. **Aimer au risque de se perdre. Aimer alors que ça fait mal. Aimer sans penser à soi.** Merci, petite fille Tamoule de m'avoir illustrer si bien la seule Loi de l'amour. Et que la grâce du Dieu d'Amour reste toujours avec toi !

On arrive enfin après deux heures de ce co-cheminement à **la grande ville, Villovaruvar**. Des réfugiés partout. Probablement, ceux qui ont eu la chance de prendre les derniers bus et les premiers camions, sans compter les véhicules privés. Les téléphones sont pris d'assaut. On réussit à atteindre l'ashram pour leur dire qu'on est saufs. D'après les journaux du lendemain, il y aurait eu cette nuit 800.000 réfugiés dans ce gros bourg. Une partie a logé dans les écoles et bâtiments publics ou chez l'habitant. Le reste dans les parcs et les rues. Bien que les nuits soient fraîches, il ne fait pas vraiment froid. Mais il a plu quelques heures et beaucoup attraperont des pneumonies. On a voulu quitter la ville en traversant le pont de la Cauvery. Après moins de dix minutes, il faut tourner casaque : une foule compacte et hurlante barre la route. Ils arrivent de l'autre côté du delta. A Villovaruvar, je propose de retourner une vingtaine de km. et d'aider quelques sinistrés. Cette fois, le chauffeur en a assez. Il sait que ce serait en vain, et qu'on ne nous laisserait pas aller loin...Mes yeux se mouillent à nouveau. Comme l'impuissance engendre l'impuissance. Certes, il y a la prière et j'y crois. Et elle n'a pas cessé d'accompagner nos frères et sœurs d'infortune. Mais quelle tristesse ensuite de faire les cent derniers km. sur une route libre, au milieu de l'insouciance générale. Car la nouvelle du sinistre n'a pas encore atteint ceux qui n'ont ni radio, ni TV. Et l'ambiance dans les villes est encore celle des fêtes et du paganisme de ces Pères Noël barbus et rouges qui encomrent les vitrines et les places.

**Après onze heures de route, me voilà de retour.** En pitoyable état. Je ne peux plus marcher. Il faut dire aussi que l'anthrax suppurant que je traîne à la jambe depuis un mois ne m'aide pas beaucoup. On me soutient. Je m'étends. Et resterai ainsi 5 heures, avec quelques troubles cardiaques et respiratoires mineurs, mais qui suffiront pour flanquer la frousse aux responsables, à tel point que le dernier jour la sœur supérieure annonce : « L'an prochain, nous installerons pour vous l'oxygène ! » Mais quand je pense que je suis ici en sécurité, qu'il est 5 heures du soir, et que depuis 7 heures, les sinistrés n'ont guère pu faire plus de 25 Km (peut-être trente sans enfants et pour les plus valides). Alors que Villoruvur est à 50 Km de Nagalipattanam ! Comment prendre du repos et effacer ce défilé déchirant de ma mémoire. D'autant plus que je devais être avec eux. Et sans ma stupide paresse, j'aurais pu atteindre Vélankanni une heure avant et vivre avec eux ce cauchemar. Ca n'aurait rien changé, certes, mais pour moi, ça aurait tout changé !

**La suite, vous la connaissez mieux que moi, car vous avez la télévision.** Le tremblement de terre de force 8,9 à l'échelle Richter. Le Tsunami dont les vagues géantes atteignent même les côtes indiennes, pourtant à 1700 Km. La terre qui a ralenti son mouvement. Son axe qui s'est légèrement déplacé. Les îles de la Sonde et les Andamans qui se sont allongées. Les 150.000 morts à ce jour. Dont 80.000 en Aceh et 50.000 au Sri Lanka. Et plus de 15.000 en Inde. Les villages rasés Les enterrements de masse. Les villes effacées de la carte. Bref, tout ce que **j'avais déjà vécu en 1977 lors du super cyclone en Andhra Pradesh.** J'avais trouvé Mère Teresa à Vijayawada, et on a fait ensemble en jeep le trajet jusqu'aux lieux où il y avait des milliers de morts. Incapable de faire du travail médical sans connaître le Télougou local, je m'étais employé à descendre les cadavres du haut des arbres (parfois à 5 mètres), de les incinérer en masse, et de brûler les centaines de carcasses de buffles et de bétail. Tout cela encore 10 jours après le raz-de-marée. J'en ai encore l'odeur pestilentielle en mémoire. Ceci pour vous dire combien je puis ressentir en mon être le drame que vivent les survivants... et les sauveteurs !

Seule consolation, même si elle est bien piètre. Comme c'était le lendemain de Noël, les pêcheurs, la plupart chrétiens, ne sont pas partis en haute mer. Comme on en compte 70.000 sur la côte, cela a diminué d'autant le nombre de victimes. Comme disent les gens : « Quand même, Dieu est si loin ! Et pourtant, parfois, il sait être si proche ! » Mais en attendant, ils ont perdu barques, filets et habitations. Quand en retrouveront-ils ? Mais leur courage proverbial est égal à la dignité qu'ils savent montrer dans ces temps d'apocalypse. Comme je l'ai écrit dans mon livre après Tagore : « **L'adversité est grande, mais l'homme et la femme sont plus grands encore** »

**Wohab de SHIS est arrivé le lendemain** pour repartir avec moi, non sans avoir visité Pondichéry (200 morts). On a décidé de démarrer les secours. J'ai pris contact avec des ONG du Tamil Nadou. On aura besoin d'interprètes. Un ministre du gouvernement du Bengale a téléphoné à l'ashram pour atteindre Wohab. Ils veulent que SHIS participe au secours aux îles Andamans. Je lance des appels à tous mes amis depuis Chennai. Atteignant Kolkata ce 29 décembre au soir, toute la soirée se passe en réunions et appels. A ICOD et ABC où j'arrive le 30, branle-bas de combat. Le CIPODA va organiser des quêtes publiques. Egalement, participation de chaque travailleur qui accepte de donner un jour de salaire pour le « **Fond de secours pour le Tsunami** » qu'on vient de créer. SHIS a déjà plusieurs teams de sauvetage prêts, avec médecins et infirmières. ABC se propose de prendre en charge tous les handicapés et ceux qui auront besoin de membres artificiels. Des dizaines de volontaires sont prêts. Mais les Andamans, c'est à 1200 Km d'ici. Les avions certes, sont mis gratuitement à notre disposition par le gouvernement ainsi

que les bateaux pour le matériel. Mais sur les 800 îles, plusieurs dizaines sont hors d'atteinte. Donc, le chiffre initial de 5000 morts sera dépassé. On verra ce qui est possible...



Cependant, même avec les calamités naturelles, la vie continue.

**A mon retour, j'ai retrouvé ma petite famille, bien agrandie d'ailleurs. Et surtout mon petit Rana.** Qui a aujourd'hui un mois et un jour. Avant mon départ le 10 pour l'Ashram du sud, ce petit bout de chou ne nous laissait de répit ni jour ni nuit. Sa préférence d'ailleurs était nettement pour les cris nocturnes. Et puis, il fallait le nourrir à la bouteille toutes les deux heures. Quand il ne réclamait pas avant. Et qui dit bouteille dit pipi toutes les demi-heures. Et changement de langes. Alors quand Gopa était trop prise, et qu'aucune grande fille n'était à portée, le voilà qui atterrissait dans mes bras. Parfois quand je priais le matin, les yeux fermés et assis en lotus, il m'arrivait du ciel, bouteille à la bouche. Et en avant pour la tétée. Et si d'aventure, il fallait le changer complètement, il me fallait avant trouver les langes secs. Ce qui parfois relevait du sport, car il me fallait tâter quelques dizaines de linges pour voir celui qui avait séché, car l'hiver ici est très humide. En fait, cela ne me distrayait que marginalement de ma prière, car le petit Jésus dans les bras, on ne pouvait que méditer. Au moins sur la sainteté des mamans qui s'en occupent ainsi à longueur de mois. Ou d'années ! Qu'on imagine la somme d'amour ainsi vécu chaque jour à travers le monde par des milliards de parents.

C'est ainsi qu'on a remarqué qu'avec moi, il se calmait rapidement. Probablement parce que j'avais la seule voix masculine. Et puis, je lui chantonnais des chansons qui l'apaisait immédiatement. C'est d'ailleurs la première fois de ma vie que quelqu'un apprécie ma voix. Ainsi, l'habitude fut vite prise de me le refiler quand il braillait trop fort. Mais l'avoir dans les bras pour écrire ou répondre au téléphone posait quelques problèmes. Et parfois j'avais mal aux bras. Mais combien chaud au cœur ! Oh, je sais bien, on va me dire que ce sentiment de paternité tout neuf relève des refoulements passés, des régressions, et de toutes sortes de facteurs qui feraient frétiller d'aise les Freud, Yung et consorts. Et bien tant pis. Car je ressens une immense joie, et un immense amour de bercer ce bébé abandonné, de lui parler de Dieu et de sa tendre compassion pour lui, de son avenir avec nous, tout en l'avertissant dûment que sa vie ne sera jamais, jamais facile. Pauvre petit orphelin, comme il a besoin d'une affection qui le marquera sa vie durant ! Et puis, pour finir de me combler, son premier sourire fut pour moi, dès le deuxième jour. Je l'ai pris comme un clin d'œil du Père. Ceux qui ont des enfants comprendront. Puisse mon sourire de retour symboliser pour toute sa vie toute relation humaine. Il en aura bien besoin. Si vraiment Thérèse de Lisieux a raison « On obtient tout de Dieu, autant qu'on espère », alors, il recevra beaucoup ! J'ai bercé dans ma vie bien des nourrissons, y compris nouveaux-nés et abandonnés, mais c'est la première fois qu'un petit vit avec moi. Et il paraît qu'après mon départ, il a crié deux jours presque sans arrêt. Bien qu'hier à mon arrivée après trois semaines, je lui faisais peur. Il me faut recommencer l'appropriation à zéro. Et c'est en train de marcher. Il est joufflu à souhait et adorable, comme tout enfant de cet âge. Heureux grand-père !

Dans cette trop longue Chronique, j'aurais aisément pu passer sous silence « ces affaires de bébé » Mais il m'a semblé important de souligner qu'il n'y a aucune différence entre les soins à un nouveau-né (surtout abandonné) et les secours aux sinistrés. **Il n'y a pas deux amours, l'un quotidien et banal. Et l'autre exceptionnel et héroïque.** A l'échelle de Richter, les deux amours, à intensité égale, atteindraient 9.5 Et parfois plus. D'où leur importance d'être vécu en parallèle.

Je vous parlerai un autre jour des nouvelles admissions. **La grand-mère de 80 ans admise en novembre s'est cassée le col du fémur le jour avant Noël.** Elle est ici, dans la chambre à côté, sous tractions, aux bons soins de Gopa. Et de l'infirmier peu efficace que je suis devenu. Gros travail supplémentaire pour le personnel.

J'ai été agréablement surpris de voir sur la presqu'île une **magnifique crèche**, dans une hutte de bambous artistique. Entourée de canards, oies, dindons et coqs. Toute la nuit de Noël, ils ont priés. Et chaque soir ensuite. Même les ouvriers étaient présents. Pas un seul chrétien en mon absence. Quelle émotion profonde et quelle reconnaissance. Et c'est un musulman qui est allé acheter les statues à 100 km. à la vieille Eglise ex-portugaise de Bandel.

Et il y eut le passage tant attendu des Lapière dont j'aurais voulu vous parler longuement. **Devant 20.000 personnes, Dominique a reçu le prix du travail social des Sundarbans de la part de la population.** Il le méritait bien. Puis ils m'ont accompagné pour la première fois à Shantivanam. En passant par un village de la côte où se trouve un superbe fortin danois fort ancien, Tranquebar. Derrière, un hameau de pêcheurs. On est accueilli par des sourires. Ce n'est pas un coin touristique, personne ne mendie. Ouf. Les grandes fillettes aux visages rieurs nous présentent leurs petits frères et sœurs dans les bras. Leur simple gaîté et joie de vivre embaument les misérables huttes. Et pourtant, quelques jours plus tard, le hameau et tous ses habitants seront engloutis par la mer. Aucun survivant. Oh ! Ces visages de fillettes insouciantes ! Seigneur, fais-les vivre de Ta Vie !

Un dernier événement que j'aurais passé sous silence s'il n'avait pas déjà largement transpiré. Le Préfet ('District Magistrate') de Howrah (5 millions d'habitants) et le Maire de la Municipalité m'ont remis le « **Prix Martin Luther King pour la paix et l'amitié entre les peuples** » J'aurais certes préféré être à ce moment-là en train **d'inaugurer l'école secondaire construite par Papou dans les confins du District où se trouvaient 5000 personnes.** Mais je n'avais guère le choix. « We shall overcome », chantait King, « Nous vaincrons, car un jour viendra, où sur le delta du Gange (et non plus les collines de Virginie) les gens de toutes religions, et castes, et idéologies s'assiéront à la même table pour un partage fraternel » Ce jour viendra, je le sais. Mais je ne le verrais pas. Qu'importe. Mais c'est pour que cette vision reste dans les cœurs que j'ai accepté cette distinction qui concerne d'ailleurs plus tous mes amis travailleurs sociaux que moi-même. Mais ce qui est sûr c'est que, tous ensemble « We shall overcome, some day ! »

Très fraternellement et avec mes vœux de bonne année pour vous et vos familles,  
Gaston Dayanand

P.S. Ce deux janvier, Wohab et Sabitri sont partis aux Andamans et Nicobar avec le gouvernement. Et Papou lui-même part à Port-Blair (Andamans) demain avec une ONG amie. On démarre enfin les secours là où personne ne peut aller.

Le gouvernement indien vient de refuser toute aide internationale. Il a eu la lucidité de reconnaître qu'il pouvait faire face seul au drame indien et qu'il valait mieux diriger l'aide internationale vers les pays les plus meurtris. Elle a envoyé immédiatement sa marine et ses hélicoptères, ainsi que toute l'aide médicale et matérielle au Sri-Lanka, à l'Indonésie, aux Maldives et à la Thaïlande. Elle est de plus un des quatre pays choisis par les nations Unies pour coordonner l'aide internationale. Quand l'Inde accepte de s'inspirer du Mahatma Gandhi, on peut –enfin- être fier d'elle. Merci donc, Manmohan et Sonia !

